



Paul Valéry, Esthétique et philosophie de la guerre

Patricia Signorile

► To cite this version:

| Patricia Signorile. Paul Valéry, Esthétique et philosophie de la guerre. 2024. <hal-04901741v2>

HAL Id: hal-04901741

<https://hal.science/hal-04901741v2>

Preprint submitted on 8 Aug 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

Paul Valéry¹, regards sur la guerre

Par Patricia SIGNORILE
Maître de conférences, HDR
Aix-Marseille Université

Aix Marseille Univ, LESA, Aix-en-Provence, France

« Toutes les guerres depuis des siècles ont été des guerres de luxe, c'est à dire des guerres dont l'idée génératrice était purement imaginaire, formée par quelques-uns et non par un besoin réel de la majorité, - et dont les bénéfices n'ont été qu'à une minorité- ;(...). L'excitation populaire indispensable a été créée par voie de publicité, éducation, agitation artificielle. Et l'histoire...

Ce serait un chapitre de l'histoire aussi à écrire que l'histoire de l'art de créer l'esprit de guerre- avec tous les documents à l'appui »²

Si pour le philosophe la guerre est anormale, monstrueuse, primaire, inhumaine, de la cité dévoyée par les ambitions individuelles et collectives chez Platon au projet de paix perpétuelle chez Kant, la guerre mobilise aussi l'ignorance et les passions, sans anticiper les conséquences, terribles, dans lesquelles cette ignorance précipitera les hommes. Une telle tradition chez les philosophes n'est ni irénique ni pacifiste mais contribue à analyser les ressorts psychologiques ou sociaux qui conduisent à la guerre, ou bien elle légitime le phénomène de la guerre par ses contingences. La guerre est au mieux le moyen de la paix, une nécessité de l'homme en société. *A contrario*, une autre tradition, depuis Hegel et Nietzsche, fait écho à la primauté ontologique de la guerre, en renouant parfois, avec des considérations

¹ Paul Valéry né à Sète en 1871, au lendemain de la défaite française et de la Commune ; Il a treize ans à la mort de Victor Hugo. Il est le disciple de Mallarmé. Valéry part pour Paris en 1894 et intègre le ministère de la Guerre où il exerce les fonctions de rédacteur de 1897 à 1900. Fasciné par Léonard de Vinci, il rédige *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* en 1895. Puis *la Soirée avec M. Edmond Teste* l'année suivante. Le héros du roman, incarne une image parfaite de l'esprit conscient. En 1900, il devient le secrétaire particulier d'Edouard Lebey, administrateur de l'agence Havas et prend des distances avec le monde littéraire. Encouragé par Gide, il reprend la plume en 1917. La Jeune Parque, illustre l'adieu de l'auteur à la poésie et ^[1]^[2]^[3]^[4] *Charmes*, sa dernière œuvre poétique paraissent en 1922. Interlocuteur privilégié d'Albert Einstein, de Louis de Broglie ou de Raymond Poincaré. ^[5]^[6]^[7]^[8] Passionné d'art, ce disciple de Stéphane Mallarmé fréquente les grands salons artistiques et littéraires du Paris du premier XXe siècle. Il fut à ce titre l'ami de Manet et de Degas, de Pierre Louÿs et de Maurice Ravel... ^[9]^[10] Elu à l'Académie française en 1925, il est nommé professeur de poétique au Collège de France en 1937. Il y occupe la chaire de poétique de 1937 à 1945. En 1945 Administrateur du Centre universitaire méditerranéen à Nice, il est mort quelques semaines après la fin de la seconde guerre mondiale. Si la poésie lui a donné la notoriété elle occupe en volume moins du dixième de son oeuvre publiée. En 1923, il écrit à Charles Du Bos « *On veut que je représente la poésie française. On me prend pour un poète! Mais je m'en fous, moi, de la poésie. Elle ne m'intéresse que par raccroc. C'est par accident que j'ai écrit des vers. Je serais exactement le même si je ne les avais pas écrits. C'est à dire que j'aurais, à mes propres yeux, la même valeur. Cela n'a pour moi aucune importance.* » La semaine même ou débutait, dans la France libre, le procès Pétain, Paul Valéry mourut à Paris le 20 juillet 1945. Paul Valéry eu des obsèques nationales, par décision du général de Gaulle. ^[11]^[12]^[13]

² 1941, XXIV, 439

présocratiques sur la guerre ou le conflit « père de toutes choses » selon Héraclite. Une autre tendance élève le spectacle de la guerre vers un réel esthétisme et fait dire à Walter Benjamin que « (...) *L'art pour l'art semble trouver là son accomplissement. Au temps d'Homère, l'humanité s'offrait en spectacle aux dieux d'Olympe ; c'est à elle-même, aujourd'hui, qu'elle s'offre en spectacle. Elle s'est suffisamment aliénée à elle-même pour être capable de vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de tout premier ordre. Voilà l'esthétisation de la politique que pratique le fascisme. Le communisme y répond par la politisation de l'art* ». ³

Cependant les philosophes ne se contentent pas seulement d'écrire leurs considérations relatives à la guerre, ils agissent, acceptent des missions comme le feront Bergson ou Scheler, s'engagent contre la politique de leur gouvernement comme Russel, ou prépare la révolution comme Lénine. Alain en qualité de téléphoniste d'artillerie a pu consigner des observations directes. Quoiqu'il en soit, il est indéniable que l'implication et le vécu des intellectuels produit également un effet sur l'orientation et le devenir de leur œuvre. D'ailleurs, les écrivains et leur rôle durant la guerre ou les conflits est un débat récurrent dans l'histoire récente de l'humanité. Au-delà du rôle de ceux-ci et en faisant abstraction de tout moralisme ou de toute naïveté se pose, bien sûr la question de la responsabilité de l'intellectuel, celle de la fonction de la littérature ou de la philosophie, celle des relations entre l'artiste et la société mais aussi celle des transformations du champ esthétique-philosophique et littéraire.

Gisèle Sapiro démontre dans *Les écrivains et la guerre*⁴, ouvrage qui traite pour la France des années 1930 à 1953 date de la seconde loi d'amnistie, que c'est à travers l'évolution de quatre institutions littéraires⁵, comme l'Académie française, l'académie Goncourt, la NRF et le Comité national des écrivains, que les attitudes politiques de chacun s'éclairent par leur position respective dans les querelles littéraires d'avant-guerre.

I. Les fractures du monde moderne, la crise de l'esprit, la guerre

³ Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Oeuvre III, Paris, Gallimard, 2000

Par ailleurs, cf. Walter Benjamin, citant Marinetti, *Manifeste sur la guerre d'Éthiopie*, 1935, « [...] la guerre est belle, car, grâce aux masques à gaz, aux terrifiants mégaphones, aux lance-flammes et aux petits tanks, elle fonde la suprématie de l'homme sur la machine subjuguée. La guerre est belle, car elle réalise pour la première fois le rêve d'un corps humain métallique. La guerre est belle, car elle enrichit un pré en fleurs des flamboyantes orchidées des mitrailleuses. La guerre est belle, car elle rassemble, pour en faire une symphonie, les coups de fusils, les canonnades, les arrêts du tir, les parfums et les odeurs de décomposition. La guerre est belle, car elle crée de nouvelles architectures comme celles des grands chars, des escadres aériennes aux formes géométriques, des spirales de fumée montant des villages incendiés, et bien d'autres encore [...] ». *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, éditions Allia, 2003, p. 76/77

⁴ Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999

⁵ Selon Gisèle Sapiro interrogée par Alain Nicolas, « *NI PILORI, NI PANTHEON* », <http://www.homme-moderne.org/societe/histoire/sapiro/humaG1.html>, « L'Académie française a largement contribué à préparer l'idéologie de la révolution nationale, Pétain en était membre, mais l'institution sera attentiste, elle ne prendra pas position. Elle est en fait trop liée à l'histoire nationale pour verser dans le collaborationnisme à outrance où tente de l'entraîner ». Quant à la NRF « (elle) avait été le lieu de la littérature pure. Or elle reparait après la défaite sous la direction de Drieu La Rochelle, qui en fait une " vitrine " de la Collaboration. On a pu dire que son ancien directeur, Jean Paulhan, avait déjà donné une orientation politique à la revue en 1938 lors des accords de Munich, en construisant un numéro antipacifiste. Certes, après avoir résisté à la politisation que connaît la revue depuis le début des années trente, sous l'impulsion de Gide, de Malraux, de la mouvance pro-communiste, Paulhan l'a acceptée à sa façon, qui est celle de la mise à distance et de l'esthétisation. Mais il y a une grande différence : la NRF de Paulhan est presque seule contre le consensus national autour des accords Munich, tandis que celle de Drieu, d'où ont été expulsés les juifs et les antifascistes, véhicule, par la grâce d'Otto Abetz, la seule idéologie autorisée. Elle utilise l'argument de l'art pour l'art pour recruter, sous couvert d'apolitisme, des écrivains et contribue ainsi à normaliser la situation d'occupation. L'alliance autour du réseau Gallimard-NRF va puissamment aider à la légitimation du CNE du point de vue littéraire, puis national ».

A ce titre, en France, Paul Valéry témoin des deux guerres du XX^{ème} siècle, s'inquiète en philosophe de la pérennité de l'homme. En effet, « l'homme est adossé à sa mort comme le causeur à sa cheminée »⁶ résume-t-il. Mais aussi en acteur chaque fois qu'il le pourra et, en critique acerbe de l'histoire en même temps, que des théories politiques et économiques qui sont « *des fabrications littéraires qui n'ont d'autre fin et d'autre valeur que celles de servir d'excitants ou d'aliments aux spéculations et passions individuelles des minorités qui agitent le nombre et en disposent. Elles sont aussi employées au dressage de ce nombre et à développer en lui tout ce qui, simplifiant et assimilant les individus qui le composent, le rend propre à l'emploi que quelques-uns lui assigneront.* »⁷ En vérité, l'œuvre d'essayiste de Paul Valéry très diversifiée est en miroir de l'œuvre souterraine des Cahiers. Elle s'avère l'une et l'autre d'une telle acuité, que notre monde contemporain n'en a pas encore exploité ni exploré tous les aspects prévisionnels, que ce soit les Cahiers, les essais littéraires, les études de philosophie, d'esthétique et de théorie poétique ou encore l'essai publié sous le titre révélateur d'*Essais quasi politiques*, qui rappelle le goût proclamé de Valéry pour le politique en même temps que son appartenance à l'univers des lettres. Car Valéry fut aussi un penseur de l'Histoire et de la politique internationale. La vie de cet intellectuel est jalonnée de conflits internationaux majeurs, puisqu'il naît en 1871, à la fin du conflit franco-prussien. Il a quarante-trois ans en 1914 et meurt en 1945, à l'issue de la Seconde guerre mondiale.

Dès 1901 les *Cahiers* témoignent d'une réflexion acerbe contre le pouvoir, « les guerres se font toujours entre les détenteurs réels du pouvoir – au moyen des troupeaux »⁸. L'analyse relative à la guerre demeure constante au fil des Cahiers et s'inscrit dans une dimension politique. « *La France souffre d'une guerre rentrée. Elle subit tous les cauchemars d'une longue paix, toute la désillusion de la liberté – toute la réalité de l'égalité, tout l'ennui de la démocratie* »⁹. En 1914 la sensibilité de cet écrivain paraît soumise à rude épreuve. « Ce temps de guerre. Tout suspendu aux journaux.... L'avance ennemie malgré les coups semble un phénomène fatal.... »¹⁰. En 1916 et 1918, son jugement devient encore plus critique. Valéry note « *je déteste les contrats et les pactes écrits. C'est un genre de paix qui cache la guerre et la procure. On ne voit que trois rapports avec les autres : l'intention de s'entendre ; la guerre ; l'ignorance et l'intention de l'ignorance mutuelle...* »¹¹. Au fil du temps, l'analyse s'enrichit d'un modèle épistémologique qui n'est pas sans rappeler l'intérêt que porte Valéry à la science et notamment à la thermodynamique et aux structures dissipatives. En effet, « *la violence, la guerre ont pour ambition de trancher en un certain temps et par la dissipation brusque des énergies, des difficultés qui demanderaient au contraire l'analyse la plus fine et des essais très prudents. Car il faut arriver à un état d'équilibre sans contraintes* »¹²

Pareillement, aux annotations que l'on trouve dans les Cahiers et qui ne laisse aucun doute sur l'expérience de la guerre comme moteur de sa réflexion philosophique, Valéry a notamment développé sa réflexion sur l'Europe, sur l'homme européen et, plus largement, sur l'avenir de la civilisation occidentale dans « Une conquête méthodique »¹³ et dans « La crise de l'esprit »¹⁴, deux essais qui furent ses « seules tentatives dans le domaine d'une espèce de

⁶ *Tel Quel*, Choses tues, in *Œuvres*, T. II, Gallimard, La Pléiade, 1960, p. 502

⁷ 1943, XXVII, 348-349

⁸ 1901-02, II, 422

⁹ 1907-08, IV, 198

¹⁰ 1914, V, 372

¹¹ 1916, VI 133-134

¹² 1918, VI, 869

¹³ Étude publiée en Grande-Bretagne en 1897, puis en 1915 en France et dans « La crise de l'esprit »

¹⁴

philosophie politique »¹⁵. En 1919 « La crise de l'esprit »¹⁶ pose les bases de nouvelles idées concernant l'Europe. Valéry analyse l'impact intellectuel de la Première guerre mondiale et la déroute des valeurs humanistes. La « brûlante leçon »¹⁷ de son époque, celle de la Première Guerre mondiale, lui fait écrire : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »¹⁸. Par-delà le « jeu de la mort »¹⁹, dans un nouvel univers politique mondialisé où il ne peut plus y avoir « de conflits localisés, de duels circonscrits, de systèmes belligérants fermés. »²⁰ La paix de 1919 n'avait été qu'une « sorte de trêve de durée indéterminée »²¹. Une véritable paix européenne reste à construire puisque « l'Europe n'aura pas eu la politique de sa pensée »²².

Valéry en appelle très tôt à une « société des esprits » qui serait formée par des « hommes dont la fonction est de produire et d'organiser les idées, de les faire vivre par l'expression »²³, qui consisterait dans un échange entre les esprits et entre les nations. La tâche des intellectuels est capitale. Ce discours entre les nations, Valéry l'a mis en œuvre avec la Grande-Bretagne. Il publie, en 1897, une étude en français sur l'accroissement de la puissance germanique, puis deux lettres en avril 1919 dans *The Athenaeum* sous la rubrique « Letters from France »²⁴. D'ailleurs, entre 1919 et 1933, cet écrivain réfléchit régulièrement sur ce qu'il nomme la crise européenne, mais aussi sur l'Europe et sur la guerre. En juillet 1915, depuis Paris, il écrit à sa femme Jeannie restée en province qu'il se « trouve (...) de fabriquer péniblement de médiocres vers en ce temps. Au lieu de faire ou projeter des obus »²⁵. Pour des questions liées à l'âge, Valéry n'a pas été mobilisé. Il poursuit donc ses activités littéraires, mondaines et professionnelles. Cependant, la nature de ces articles lui permettent de siéger dans diverses instances de coopération. Il participe aux travaux du *Comité international de coopération intellectuelle* créé entre les deux guerres, sous l'égide de la Société des nations, qui réunit les plus grands intellectuels européens, écrivains et artistes comme savants – et qui se trouve à l'origine de la création de l'Unesco-. Ce rôle quoique institutionnellement marginal, est cependant important. À la différence de Bergson²⁶, par exemple, Valéry ne siège pas à la grande Commission de Coopération Intellectuelle de Genève, mais à la sous-commission, qui deviendra le comité, des Arts et Lettres²⁷. Dès 1925, il devient membre du Comité national français de coopération intellectuelle présidé par le sénateur Henry de Jouvenel, et, la même année, membre de la sous-commission des Lettres et Arts de la Société Des Nations.

D'ailleurs, un de ses amis député, André Lebey, nommé rapporteur à la Commission des affaires extérieures de la Société des Nations (SDN) demande à Valéry de rédiger une note²⁸. Alors que les réflexions de la Commission interministérielle de Léon Bourgeois s'orientent pour maintenir la paix de la création d'une force internationale, Valéry, écarte d'emblée cette

¹⁵ *Entretiens avec Paul Valéry, Œuvres*, t. I, p. 1790.

¹⁶ Paul Valéry, « La crise de l'esprit » (1919); reprise in *Œuvres*, t. I, p. 988.

¹⁷ Paul Valéry, « La crise de l'esprit » (1919); reprise in *Œuvres*, t. I, p. 988.

¹⁸ *Idem*

¹⁹ . Paul Valéry, « Réponse au remerciement du maréchal Pétain à l'Académie française », discours prononcé en janvier 1931 et publié, avec le remerciement de Pétain, dans *La nouvelle revue française*; repris in *Œuvres*, t. I, p. 1127.

²⁰ *Ibid.*, p. 1126.

²¹ Paul Valéry, « Préface à *La lutte pour la paix* », *op. cit.*, p. 1147.

²² Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, Paris, 1945, p.19

²³ Paul Valéry et Henri Focillon, « Introduction » à *Correspondance : Pour une société des esprits*, publiée en 1933 par l'Institut international de coopération intellectuelle, lié à la Société des nations; reprise dans *Œuvres*, t. I, p. 1797.

²⁴ « I. The Spiritual Crisis » et « II. The Intellectual Crisis » —parus dans *La nouvelle revue française*, sous le titre de « La crise de l'esprit ».

²⁵ Lettre inédite à Jeannie Valéry; citée in *Œuvres*, t. I, p. 38.

²⁶ Cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Fayard, 2008

²⁷ Pour approfondir cet aspect cf. Cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Fayard, 2008

²⁸ La note de Valéry est reproduite aux p. 340-344 de la Correspondance Valéry-Lebey, *Au miroir de l'histoire*, éd. Micheline Hontebeyrie, Gallimard, 2004. Cité par Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Fayard, 2008

possibilité, il envisage « une Déclaration des Droits des Nations – aussi claire, aussi dangereuse à réfuter que celle des Droits de l’homme et que celle de l’indépendance américaine combinées ». Puis, « *après avoir ainsi préfiguré la Déclaration universelle des droits de l’homme de l’ONU, c’est la future Communauté européenne que, Valéry anticipe lorsqu’il envisage un budget commun, et que les traités de commerce ne soient possibles qu’entre les États membres, de telle sorte que l’exclusion d’une nation soit d’abord une sanction économique redoutablement dissuasive* »²⁹. Valéry souhaitait que les « hommes de l’esprit » exercent une influence immédiate et directe sur les hommes politiques, en les poussant à agir avec la même rigueur intellectuelle qu’eux-mêmes pouvaient mettre dans leur création. Durant les *Entretiens* se sont croisés Valéry, Thomas Mann, Jules Romains, Georges Duhamel, Julien Benda, Jean Piaget, Henri Focillon, et beaucoup d’autres comme le constate Michel Jarrety³⁰. Cependant, la montée des totalitarismes et la guerre ont tout balayé. Pour autant, une action des intellectuels en faveur de l’Europe a bel et bien existé.

Entre 1925 et 1933, les Cahiers illustrent de quelques dessins aquarellés l’environnement dans lequel il évolue. En 1925, Paul Valéry prononce des conférences à Lyon et Nice. Il se repose chez la comtesse de Béhague, dans sa villa ‘‘La Polynésie’’ sur la presqu’île de Giens. Puis Emile Borel, devenu ministre de la marine, le convie à observer une manœuvre en Méditerranée sur le cuirassé ‘‘Provence’’. Durant ce voyage, il tient un journal de bord et dessine. En janvier 1933, il visite le château de la Verrerie et dessine de nombreux canons³¹ (Fig. 1, 2, 3).

Valéry remarque en 1933 que les « hommes d’État, théoriciens et peuples, conservent l’*idée de la guerre*, et tout ce qu’il faut pour que cette idée garde toutes les apparences de l’utilité »³². En 1939³³, fidèle à ces principes, qu’il n’aura pas vu aboutir, il note dans son Cahier : « *Rien de plus faux que le système des nations, qui ne tient aucun compte des conditions et nécessités de la vie moderne, s’oppose à une organisation d’ensemble, pèse sur le commerce, sur l’intelligence... a ruiné les existences locales, et ne se justifie que par l’histoire- C’est à dire par des accidents et non par ce qui disparaît...* »

Fédérer les intellectuels pour penser et anticiper les mutations de l’Occident; maintenir la conscience que la seule vérité de la guerre est celle des pertes humaines ; penser une Europe élargie, représentent trois dimensions des *Essais quasi politiques* de Valéry qui en appellent une quatrième montrant la nécessité de la définition de l’Europe, tâche intellectuelle de première importance à laquelle Valéry a voulu œuvrer. Lorsque qu’éclate la Seconde Guerre mondiale, refusant de collaborer, Paul Valéry perd alors sous l’occupation son poste d’administrateur du centre universitaire Niçois. Réfugié à Dinard en mai 1940, il se désole de la Seconde Guerre mondiale, dont il avait perçu la menace et dénoncé l’absurdité³⁴. « ... 15

²⁹ P. Valéry, « Préface à *La lutte pour la paix* », *op. cit.*, p. 1147.

³⁰ Ibid.

³¹ Pour une analyse du contexte de cette visite cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Fayard, 2008, p. 855

³² Ibid., p. 1146.

³³ 1939, XXII, 602

³⁴ ‘‘3° FAUST

Guerres- nous y sommes encore.

L’humanité construit des édifices, fait des sciences, des ouvrages etc. et de temps à autre, ruine brusquement en quelques jours tout ce trésor. On s’indigne et je m’indigne – l’enfant finit toujours par casser son jouet etc. Mais, n’est ce point la Loi ? Ceci n’est-il point « nécessaire » ? Si le nécessaire est défini comme la soumission à *ce qui est*. 1939, XXII, 545

Valéry revient à nouveau vers la thématique faustienne. Bien sûr, il connaît la pièce de Goethe. En 1894 il assiste à une représentation de cette pièce, lors de son séjour. En 1910, renouant avec l’origine du mythe, il utilise le personnage de Faust en composant un scénario de marionnettes. Les mentions du personnage mythique apparaissent dans les Cahiers dans les années 20. En 1925 s’impose l’idée d’un « troisième Faust ». Le 30 avril 1932, dans son discours à la Sorbonne, intitulé

mai 1940 (...) Tous les bruits arrêtent le cœur. Et la contradiction totale s'empare de l'être... »³⁵ Le discours³⁶ d'hommage qu'il prononce à l'*Académie* française le 9 janvier 1941 à la mort de Bergson est jugé par ses pairs comme un acte de bravoure et de résistance. Un geste confirmé par l'opposition du poète à son collègue académicien Abel Bonnard qui souhaitait que l'Académie rende hommage au maréchal Pétain, après la rencontre de Montoire. Le refus de Valéry était d'autant plus significatif qu'il était celui que l'Académie avait désigné, en 1931, pour accueillir Philippe Pétain³⁷, sous la coupole.

Durant les années suivantes, comme il l'avait fait en 1914 pour *La Jeune Parque*, il transforme son impuissance contre la folie meurtrière de la guerre, en une surabondance de créativité. En quelques semaines, il écrit, au soir de sa vie, les trois premiers actes d'une Comédie, *Mon Faust*.

Pour Valéry qui a « ... ressenti et entretenu à partir de 1892 une haine et un mépris pour les Choses Vagues, et (qui) leur (a) fait une guerre impitoyable (...) durant toute (s)a vie. »³⁸ Loin d'être en mesure d'éliminer tout ce qui est imprécis ou irrationnel pour s'en tenir uniquement à ce qui est contrôlable, vérifiable et mesurable, il constate que « les sociétés reposent au contraire sur des *Choses Vagues* »; et paradoxalement rien ne prouve qu'elles ne le font pas par calcul contrairement aux apparences. De sorte que l'idée d'une toute-puissance et d'une omniprésence de la rationalité scientifique et technique fait peut-être elle-même partie, des idées vagues et obscures qui peuplent la mythologie de la modernité. La même constatation est prononcée par Ulrich dans *L'Homme sans qualité* puisque « *considéré du point de vue technique, le monde devient franchement comique ; mal pratique en tout ce qui concerne les rapports des hommes entre eux, au plus haut point inexact et contraire à l'économie en ses méthodes. A celui qui a pris l'habitude d'expédier ses affaires avec la règle à calcul, il devient carrément impossible de prendre au sérieux la bonne moitié des affirmations humaines.* »³⁹

La pensée valéryenne contribue à détruire les illusions quant à l'utilité des conflits armés et à la supposée clairvoyance du politique. Maintes fois répété, le message est évident : « Que personne ne croie qu'une nouvelle guerre puisse mieux faire et radoucir le sort du genre humain⁴⁰ ». À l'ère du monde fini, où les conflits, servis par la science, sont généralisés, « *[c]elui qui entre en guerre ne peut plus prévoir contre qui, avec qui, il l'achèvera. Il s'engage dans une aventure incalculable, contre des forces indéterminées, pour un temps indéfini* »⁴¹

Discours en l'honneur de Goethe, il annonce « le Faust que l'on écrira peut-être à la fin des temps, le dernier Faust possible ». Au début de l'année 1939, bouleversé par la montée des totalitarismes en Europe, il évoque « la formidable figure du diable » Paul Valéry, Cahiers, XXXII, 43-44.

³⁵ XXIII, 298

³⁶

³⁷ Valéry, en effet, a reçu Pétain à l'Académie en 1931. Entre l'élection du maréchal à l'Académie au mois de juin 1929, et sa réception en janvier 1931, les deux hommes se sont rencontrés à de nombreuses reprises pour la préparation des deux discours, et Valéry s'est montré très impressionné par Pétain, et son charisme. Les deux hommes ont ensuite continué de se voir de manière moins fréquente, mais assez régulière, en particulier lors des « déjeuners Paul Hervieu », jusqu'au départ de Pétain, nommé ambassadeur à Madrid au mois de mars 1939. Mais dès l'été de 1940, Valéry prend ses distances avec Vichy. A l'automne, certains Académiciens refusent d'adresser un message d'assentiment à Pétain qui vient de rencontrer Hitler à Montoire et refusent d'entrer dans le système de la Collaboration. En janvier 1941, à l'Académie, Valéry prononce un discours sur Bergson qui vient de mourir, alors que la presse parisienne a l'interdiction d'évoquer l'événement. Cependant, tout en s'éloignant toujours davantage du régime, Valéry garde son estime à Pétain jusqu'au milieu de 1941, puis le revoit à Vichy en juillet ensuite les relations sont coupées .

³⁸ 1943, XXVII, 356-357

³⁹ Robert Musil, *L'homme sans qualité* - Volume 1 - Page 59, Seuil

⁴⁰ « Réponse au remerciement », *op. cit.*, p. 1127.

⁴¹ *Ibid.*, p. 1126.

II. La falsification de l'histoire⁴²

*Regards sur le monde actuel et autres essais*⁴³ regroupe des textes de 1895 et d'autres écrits principalement dans les années 30, d'une lucidité et d'une prescience remarquable. Valéry, porte un regard inquiet sur la modernité et ses perspectives. Lorsqu'il écrit ces pages, l'Europe est sortie de la première guerre, et les années 30 ne sont pas rassurantes. D'où une vision pessimiste de la politique et de l'histoire.

Il avoue qu'il croyait « (...) qu'il fallait étudier l'histoire, et même l'approfondir, pour se faire une idée juste du jour même. (Il savait) que toutes les têtes occupées du lendemain des peuples en étaient nourries. Mais (il n'y trouvait) qu'un horrible mélange. Sous le nom d'histoire de l'Europe, (il ne voyait) qu'une collection de chroniques parallèles qui s'entremêlaient par endroits. »⁴⁴

En écho à cette publication qui esquisse une critique de la science historique puisque « l'histoire alimente l'histoire »⁴⁵ il annonce et préfigure le renouveau de l'Ecole des Annales. Valéry écrit dans ces cahiers que « la guerre fut la conséquence de traditions – dont la plus remarquable fondée sur l'histoire, fut la conviction générale que la guerre-en-soi est une solution. Et en effet – rien de plus naturel que de tenter de détruire un obstacle. Mais ce qui est naturel dans l'état de nature n'est pas nécessairement suivi des conséquences attendues quand l'état de nature est altéré. »⁴⁶

Les conséquences de l'Histoire ne forment pas un sujet d'école, mais bien un enjeu politique de première importance, car l'un des moteurs de la guerre mais aussi de la civilisation est le souvenir avec ses mythes et ses idoles. Ce qui fait dire à Valéry que :

*“Cette considération transforme les jugements sur l'histoire et sur la politique, y fait apparaître des disproportions et des lacunes, des présences et des absences arbitraires”*⁴⁷.

En réalité,

*« (...) notre pensée historique est dominée par des traditions et des conventions inconscientes... La notion d'événement, qui est fondamentale ne semble pas avoir été reprise et repensée comme il conviendrait. »*⁴⁸. En réalité, la véritable paix serait l'état dans lequel « l'idée même de la guerre ne se présenterait plus ; on ne songerait même plus à cette solution toujours trompeuse (...) Rendement désastreux.- La civilisation a eu besoin de la guerre – moteur humain. Illusions sur les résultats. »⁴⁹

⁴² Paul Valéry, « *Regards sur l'histoire* », Études réunies par Robert Pickering, Presses. Universitaires Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand, 2008, *Paul Valéry et le politique*, Philippe-Jean Quillien, François Valéry, Monique Allain-Castrillo, Guy Thuillier, *Paul Valéry et la politique*. VI. 1929-1936., Guy Thuillier ; préface de Jean Tulard, *Bureaucratie et bureaucrates en France au XIXe siècle*, Genève : Droz ; 1980

⁴³ *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Éditions Gallimard, 1945.

⁴⁴ RMA, p. 8

⁴⁵ RMA, p.10

⁴⁶ 1931-32, XV, 489

⁴⁷ RMA, 15

⁴⁸ *Regards sur le monde actuel*, Avant-propos, p. 920, OE 2, Gallimard, 1977

⁴⁹ 1929, XIII, 678

De plus, l'Histoire ne peut que se modifier, sous le coup de l'ouverture du monde par la globalisation, la notion d'évènement se transforme et débouche désormais vers l'imprévu. Les guerres « *sont devenues des actes irréfléchies et illimités par le changement des connexions. On frappe sur un clou et le clou s'enfonce. Mais il y a dans le mur un conducteur électrique – qui peut, touché, donner n'importe quels effets* »⁵⁰

Effectivement, la « (...) guerre (...) n'est possible que par oubli/impuissance/ ou refoulement de ce que nous savons aujourd'hui – par la force restante de ce que nous sentons encore – et de même, croyances. Retard. Le système des rapports humains est en train de changer d'échelle »⁵¹

Dès les années 30 Valéry perçoit l'incidence de la mondialisation et les implications de celle-ci. Désormais, rien ne se fera plus sans que le monde entier ne soit concerné.

Se demandant ce qui « *advient de l'Europe quand il existera (...), en Asie, deux douzaines de Creusot ou d'Essen, de Manchester ou de Roubaix (...) en quantités écrasantes, à des prix invincibles, par la population qui est la plus sobre* »⁵² Valéry constate alors que « *le temps du monde fini commence. Le recensement général des ressources, la statistique de la main-d'œuvre, le développement des organes de relation se poursuivent. Quoi de plus remarquable et de plus important que cet inventaire, cette distribution et cet enchaînement des parties du globe ? Leurs effets sont déjà immenses. (...) (Mais) les habitudes, les ambitions, les affections contractées au cours de l'histoire antérieure ne cessent point d'exister – mais insensiblement transportées dans un milieu de structure très différente, elles y perdent leur sens et deviennent causes d'efforts infructueux et d'erreurs.* »⁵³

III. La polémologie valéryenne

Face à l'alternative brechtienne qui prône qu'il n'existe entre les hommes que « *deux relations: la logique ou la guerre* »⁵⁴ Valéry dans un esprit nietzschéen, remarque que la construction et la destruction sont intimement liées. Il souligne en 1919 que « *deux dangers ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre* »⁵⁵. En 1931, il constate qu'il vit « *dans une époque dont les puissants moyens de production se changent en quelques jours en puissants moyens de destruction, dans un siècle où chaque découverte, chaque invention vient menacer le genre humain aussi bien que le servir* »⁵⁶.

Dans un discours à l'Académie française, il se demande si la guerre comme moyen de la paix est possible ? Ou plutôt, en allant au-delà de cette question, cette époque qui brouille les frontières que le droit, la politique, la religion, les institutions avaient tracées entre paix et guerre ? Cette époque caractérisée, comme le dit Heidegger, par la puissance, c'est-à-dire par le fait que la paix prend l'apparence d'une guerre froide, d'une guerre économique, d'une concurrence acharnée, et que, de leur côté, les guerres de l'époque contemporaine peuvent donner lieu à des années d'immobilité, être inapparentes, et recourir à des moyens qui étaient

⁵⁰ 1927, XII, 133

⁵¹ 1929, XIII, 783

⁵² RAM, p.19

⁵³ RAM, p.20

⁵⁴ Bertolt Brecht, *Journal de travail: 1938-1955*, L'Arche, 1976, P. (12 juin 1940)

⁵⁵ ce 993.

⁵⁶ « Réponse au remerciement », *op. cit.*, p. 1126.

auparavant ceux de la paix. Face à ce constat, « *peut-être ne faut-il pas demander à la guerre, — ni même à la politique, — de pouvoir jamais instaurer une véritable paix?* »⁵⁷

C'est là tout le sens des analyses consacrées par Kant dans la Septième Proposition de l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* qui reposent sur une analogie entre les rapports des hommes au sein d'un Etat et les rapports des Etats entre eux. La vie sociale repose sur l'insociable sociabilité⁵⁸ de l'homme et de Etats.

La crise à laquelle Paul Valéry réfléchit fonde un tryptique. D'une part, si le monde est fini, délimité, alors la crise se propage de façon *générale*. La crise européenne peut avoir, des répercussions mondiales. D'autre part, la crise est militaire, économique, politique et, également, intellectuelle; cependant, elle laisse « difficilement saisir son véritable point, sa *phase* »⁵⁹. Enfin, la crise est *personnelle*, elle est également la crise intime de Paul Valéry, intellectuel européen qui a « ressenti et entretenu à partir de 1892 une haine et un mépris pour les choses vagues, et leur a fait une guerre impitoyable en (lui) durant toute (sa) vie. »⁶⁰ D'un autre point de vu plus global, si cette crise est précisément celle de l'intellectuel, c'est que la Première Guerre mondiale a révélé « l'impuissance de la connaissance à sauver quoi que ce soit »⁶¹

Depuis Platon, les philosophes ont bien sûr pensé des situations limites dans lesquelles la guerre est soit acceptable, soit la pire des solutions voire le mal absolu. Cicéron définit la guerre générale comme « une affirmation par la force »; Grotius pense que « la guerre est l'état des forces en compétition ». Pour Rousseau « la guerre est constituée par une relation entre les choses, et non entre les personnes ». Selon Diderot, la guerre est « une maladie convulsive et violente du corps politique ». Hegel perçoit dans la guerre le jeu de la dialectique et Voltaire pense que : « tous les animaux sont perpétuellement en guerre les uns avec les autres ». Toutefois, comme le rappelle Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque* : « personne ne choisit de faire la guerre pour la guerre, ni ne prépare délibérément une guerre »⁶². D'où la célèbre formule de Clausewitz dans son essai *De la guerre*, « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens »⁶³. De plus, comme le remarque Hobbes au chapitre XIII du *Léviathan*⁶⁴, la guerre doit se comprendre comme un état, une situation s'inscrivant dans la durée. En effet, toute guerre comporte des trêves, des moments de durée variable de suspension des combats, qui ne l'annule pas en tant que guerre.

Quoiqu'il en soit, deux postulats philosophiques s'affrontent sur la question des causes de la guerre : le déterminisme et le libre-arbitre. Quant aux penseurs rationalistes insistent sur la puissance de la raison humaine, et en conséquence proclament la guerre comme un produit de la raison ou de son absence. Les rationalistes font appel à la raison de l'homme pour le sauver de la guerre. La théorie de Hobbes est significative de ce point de vue, si l'état de nature est un état de guerre, les hommes peuvent s'en extraire grâce à l'institution d'un Etat rationnel, qui sera chargé d'exercer la violence à leur place. Si l'univers est mû par la guerre, les hommes ne sont alors que les jouets d'une volonté aveugle qui les transcendent. Il en découle

⁵⁷ P. Valéry, « Réponse au remerciement du maréchal Pétain à l'Académie française », discours prononcé en janvier 1931 et publié, avec le remerciement de Pétain, dans *La nouvelle revue française*; repris in *Œuvres*, t. I, p. *op. cit.*, p. 1125.

⁵⁸ Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique [désormais abrégée IHU], Quatrième proposition, in *Opuscles sur l'histoire*, trad. S. Piobetta, GF, pp.74-75.

⁵⁹ *ce 990*.

⁶⁰ 1943, XXVII, 356-357

⁶¹ *ce 990*

⁶² Aristote, *Ethique à Nicomaque*, X, 7, 1177b7-12, trad. J. Tricot, Vrin, p.511. Aristote ajoute : « on passerait pour un buveur de sang accompli si, de ses propres amis on se faisait des ennemis en vue de susciter des batailles et des tueries ».

⁶³ Clausewitz, *De la guerre*, Livre I, I, § 3, trad. Naville, Les Editions de Minuit, p.52.

⁶⁴ Hobbes, *Léviathan*, trad. G. Mairet, Folio-Essais, chapitre 13, pp. 224-225.

que l'homme n'est pas responsable de ses actes et donc pas responsable de la guerre. Enfin, les philosophes de la liberté soulignent la liberté humaine, la guerre est le produit d'un choix. La guerre est alors envisagée sous trois angles qui sont le biologique, le culturel, l'intellectuel

Valéry pose également des questions fondamentales pour contribuer à une philosophie de la guerre. Qu'il traite des aspects afférents aux conflits institutionnels ou tente de répondre aux grandes questions telles que celles des causes de guerre, de la relation entre la nature humaine et la guerre, de la possibilité d'une guerre juste ou qu'il s'interroge sur la nature humaine, les relations intersubjectives, Valéry fait intervenir de nombreuses branches de la philosophie comme la métaphysique, l'épistémologie, la philosophie politique, la philosophie éthique.

D'où cette idée que « ... les politiques invérifiables dominant, et comprennent entre autres choses, une technique de rendre les guerres acceptables ou désirées par ceux qui en pâtiront... »⁶⁵

Pour autant, y aurait-il une dimension morale de la guerre ? Existe t il une vertu spécifiquement guerrière -ce que pourrait laisser penser la tradition qui accorde peut-être trop de droits à la guerre-, l'intelligence et de courage peuvent elles valoir en dehors de l'ensemble qu'elles forment avec la justice et la tempérance ? Valéry tente alors « d'expliquer ce qu'est la guerre », « ce curieux phénomène (qui) exige tout un ensemble de conditions, psychologiques, dont les plus évidentes sont l'aveuglement et la crédulité générale, l'erreur sur l'appréciation des forces, les prévisions fausses, les traditions historiques »⁶⁶

Le mensonge ou la mauvaise foi face à la guerre apparaissent particulièrement dans la mémoire de la nation ou du peuple.

Comment, par ailleurs, rendre compte du phénomène de la guerre dans une philosophie utilitariste, qui place au premier plan le caractère hédoniste de l'homme, sa quête du plaisir, et voit en la guerre ce qu'il y a de moins utile, de moins conforme à un intérêt bien compris ? Valéry dégage une « Loi de la guerre » et constate que lorsque « une guerre dure quelque longtemps, les adversaires s'imitent, et leurs langues se prennent des expressions, comme leurs méthodes et stratagèmes, leurs attaques et défenses de tout genre se font complémentaires ou symétriques. C'est une loi naturelle, et qui permettrait de regarder les deux comme formant un seul système à forces intérieures. »⁶⁷

La guerre est-elle moralement justifiable ? Les théories relatives à la guerre juste évalue moralement les motivations de déclarations de guerre qu'elles soient défensives ou agressives. Les pacifistes absolus comme Kant refusent à la guerre toute valeur tandis que d'autres comme Machiavel pense qu'« une guerre est juste quand elle est nécessaire ». Saint Thomas va plus loin en affirmant qu'une guerre « est juste si sa cause est juste et qu'elle poursuit le Bien Commun ». Valéry propose une théorie qu'il qualifie de « mécanique de relais ». En effet, il a vu des « (...) antimilitaristes devenir au bout de cinq ans des fanatiques du drapeau.... Mais tous ces phénomènes paradoxes ne signifient que « politique », et nous enseignent que politique est la manœuvre du plus par le moins, du nombre immense par le petit nombre, du réel par les images et les mots- C'est à dire qu'il s'agit d'une mécanique de relais-«⁶⁸

⁶⁵ 1940-XXIII, 661-662

⁶⁶ 1943, XXVII, 546

⁶⁷ 1944, XXIX, 106-107

⁶⁸ 1944, XXIX, 105

Le problème de fond que pose tout regroupement humain est bien celui de : “comment vivre ensemble sans s’entre-tuer ?”. La solution pour Valéry n’est pas dans l’abolition des conflits ni dans l’élimination de la violence, car ils sont inscrits dans la nature humaine et dans celle des choses humaines. La seule issue paraît devoir être la résolution des conflits sans le recours à la violence. Si nous convenons d’appeler ‘paix’ la résolution sans violence des querelles et des conflits, la paix est la solution du problème humain et devient, de ce fait, une fin de l’homme. Mais comment atteindre l’objectif de la paix ? La réponse se trouve t elle dans la conception aristotélicienne de la justice, soit comme la combinaison de la loi, du droit et de l’équité. La paix peut être obtenue ou, du moins, ses chances être maximisées, si des règles du jeu sont établies, et si les rigueurs de la loi et du droit tiennent compte des circonstances et des particularités ? Enfin, les traités internationaux (convention de Genève notamment) ont pour mission d’introduire de réglementer les guerres (civils, interdiction de la torture, trêve et cessez-le-feu, armistice, ...), ce qui prouve que la guerre, si elle reste immorale, peut rechercher à être juste.

L’attitude de Valéry face à la guerre tient compte de paramètres comme l’origine, l’information, l’événement, la conclusion d’une guerre. La censure constitue avec la propagande militaire le plus sûr moyen d’induire en erreur toute perception non seulement de la guerre, mais également de toute opinion sur la guerre, et comme par écho, toute évaluation des écrits et de l’action des philosophes. Pour Valéry les « (...) Guerres (sont la)– Création de colère conventionnelle »⁶⁹ De plus, il suggère que l’Europe est en réalité d’une construction *intellectuelle* et non une donnée géographique ou biologique.

Comme le dit Kant dans la conclusion de la *Doctrine du droit* : « la raison moralement pratique exprime son veto irrésistible : il ne doit pas y avoir de guerre ». Mais la tâche n’est pas sans difficultés. Le droit international serait-il la garantie pour Valéry qui « (...) déteste les contrats et les pactes écrits (...) »⁷⁰. En effet, si les Etats se dotent d’un droit international, dans la mesure où leur puissance diffère, il suffit que l’un d’entre eux soit hégémonique pour qu’il impose à tous ses propres intérêts au nom du droit. Et d’ailleurs, comment contraindre un Etat puissant à se plier à une juridiction qui nécessairement limite ses prérogatives ? Aussi les institutions internationales ne peuvent-elles qu’encadrer l’hostilité et non l’éradiquer. Mais sans doute leur mérite est de contribuer à une culture de la paix, laquelle ne doit son effectivité qu’aux efforts entrepris par chaque homme et chaque nation en vue de discipliner les passions et de développer la raison. Mais, « les nations périssent souvent pour n’avoir pas su changer leurs habitudes –réformer leurs mœurs- »⁷¹. Seule la tâche infiniment réitérée de l’éducation à la raison pourra donc les empêcher de connaître pour seule paix perpétuelle celle de ce “toit tranquille où marchent les colombes”. Mais aussi, l’expérience du “choc” benjaminien qui permet de rendre positive la barbarie humaine « car à quoi sa pauvreté en expérience amène-t-elle le barbarie ? Elle l’amène à recommencer au début, à reprendre à zéro, à se débrouiller avec peu, à construire avec presque rien, sans tourner la tête de droite ni de gauche. »⁷²

⁶⁹ 1930, XIV, 476

⁷⁰ 1916, VI 133-134

⁷¹ 1929, XIII, 3014

⁷² Walter Benjamin, « Expérience et pauvreté », dans *Œuvres II, op. cit.*, p. 366-367.

